

Société Politique Monde Ecologie Economie Idées Culture Tendanc

SOCIÉTÉ , EDUCATION

Santé mentale

Pourquoi les filles sont particulièrement touchées par les troubles psychiques



Une élève dans une classe d'un collège lyonnais, lors de la rentrée scolaire 2007. JEFF PACHOUD/AFP

Entretien Les troubles psychiques et psychiatriques touchent beaucoup plus lourdement les jeunes femmes que les jeunes hommes et ce phénomène s'est encore accentué ces cinq dernières années. Un sujet connu, à nouveau documenté par une étude publiée jeudi, mais qui relève toujours du non-dit. Trois psys spécialistes de l'adolescence nous donnent leurs clés d'explication.

Propos recueillis par Gurvan Le Guellec

Publié le 21 mai 2024 à 11h32, mis à jour le 21 mai 2024 à 11h42

ABONNÉ



Une progression « brutale et inédite ». Les chercheurs de [la direction des études et des statistiques des ministères sociaux \(Drees\)](#) et de Santé publique France n'y vont pas par quatre chemins pour qualifier l'évolution, depuis une quinzaine d'années, des hospitalisations pour tentative de suicide ou automutilation, chez les jeunes femmes et adolescentes.

► Cet article est une version mise à jour d'un article publié en septembre 2022

Car, oui, les troubles psychiques explosent. Et, oui, ce phénomène est très fortement genré. Les chiffres interpellent. En médecine et chirurgie, le taux d'hospitalisations pour des « gestes auto-infligés » (autrement dit les tentatives de suicide, automutilations...) a progressé de 71 % en 2021-2022 comparé à 2010-2019 chez les filles de 10-14 ans, de 44 % pour les 15-19 ans, de 21 % chez les 20-24 ans. Tandis que le taux d'hospitalisations en psychiatrie s'envolait à +246 % pour les 10-14 ans, +163 % pour les 15-19 ans, +106 % pour les 20-24 ans.

Publicité

A lire aussi



Au sortir du Covid, le nombre de jeunes femmes hospitalisées après une tentative de suicide ou des actes d'automutilation a explosé

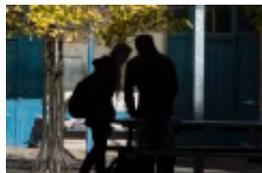
EN ACCÈS LIBRE

Dans le même temps, chez les garçons et jeunes hommes de 10-24 ans, ces hospitalisations sont stables depuis quinze ans. Et il n'y a même pas eu d'augmentation particulière des hospitalisations liées à des comportements à risque (agressions, accidents, addiction aux stupéfiants), souvent présentés comme le « *pendant masculin à l'augmentation des gestes auto-infligés chez les filles* ».

L'étude du ministère a le mérite d'objectiver les choses et de les mettre en relief d'un point de vue médiatique. Mais elle ne fait que recouper des constats faits depuis plusieurs années sur le terrain par les psychiatres - comment ne pas être interpellé par cette population quasi 100 % féminine au sein des unités soins-études de la Fondation Santé des Etudiants de France ? - et les professionnels de l'éducation. Et ce, dès avant la pandémie de Covid, même si cette dernière a eu un effet accélérateur sur les tendances préexistantes.

Il y a deux ans, nous avons consacré le dossier de rentrée de « l'Obs » au malaise croissant exprimé par nos lycéens. Un long mois d'enquête dans trois établissements à Paris, en grande banlieue et en région, et toujours le même constat : si l'anxiété latente concerne à peu près tout type d'élève, ses formes les plus graves – troubles obsessionnels du travail et de l'alimentation, dépressions lourdes, automutilations voire passages à l'acte suicidaires – touchent bien des jeunes filles en priorité.

A lire aussi



Enquête Stress, anxiété, phobie scolaire... Au secours, l'école revient

ABONNÉ

Cela signifie-t-il qu'elles sont davantage en souffrance ? Les psychiatres sont un peu plus nuancés. Les filles, on l'a vu, présentent le plus souvent une symptomatologie très visible : elles s'en prennent à leur corps, ont des troubles compulsifs de l'alimentation, font des tentatives de suicide beaucoup plus fréquentes. Mais les garçons adoptent d'autres manières d'exprimer leur mal-être. Ils « pètent un câble », multiplient les comportements à risques, finissent parfois aux urgences... traumatiques.

A lire aussi



Témoignage Anxiété scolaire : et si on écoutait les élèves ?

ABONNÉ

Le problème, c'est que ces comportements qui, pour les psychiatres, relèvent bien du trouble psychique, sont rarement traités comme tels, souligne le professeur Daniel Marcelli, président honoraire de la Société française de Psychiatrie de l'Enfant et de l'Adolescent. Ils sont davantage perçus comme une forme exacerbée de la crise d'adolescence ou bien des déviances sociales appelant sanction disciplinaire, voire pénale, tout particulièrement en cette période marqué par un durcissement du discours politique sur la jeunesse (masculine !). *« Il y a de gros progrès à faire sur la détection et l'adressage. Si les détenus de moins de 23 ans, à 90 % masculins, étaient traités pour les traumatismes qu'ils ont manifestement subis plus jeunes, on peut imaginer que l'équilibre hommes-femmes dans nos patientèles serait davantage assuré ! »*

Il n'en demeure pas moins une forme d'inégalité garçons-filles. D'abord parce que la symptomatologie des jeunes femmes semble tout de même plus handicapante au quotidien que celle des garçons – en témoigne le

déséquilibre au niveau des hospitalisations. Ensuite, parce que, côté féminin, les psychiatres relèvent une plus grande variété de profils, de la jeune fille « borderline » théâtralisant sa pathologie, à la parfaite élève s'enfermant discrètement mais sûrement dans des obsessions scolaires et/ou pondérales.

A lire aussi



Entretien « Sur Parcoursup, comme sur TikTok, les adolescents n'ont plus le droit d'être moyens »

ABONNÉ

Comment le genre impacte-t-il la souffrance psychique ? Quelles sont les fragilités propres aux jeunes filles d'aujourd'hui ? Nous avons demandé à trois psychiatres et psychologues de nous apporter des éclairages sur ces questions qui, curieusement, en dépit – ou à cause – de la vague #Metoo, relèvent toujours du non-dit, sinon du tabou.

- Daniel Marcelli, président honoraire de la Société française de Psychiatrie de l'Enfant et de l'Adolescent, auteur de « Moi, je ! De l'éducation à l'individualisme » (Albin Michel, 2020) et « l'Etat adolescent » (Armand Colin, 2013).

« C'est un sujet politiquement très peu correct sur lequel vous me lancez. Nos patients adolescents ou jeunes adultes sont principalement des patientes et ce biais genré est encore plus net si l'on s'intéresse à ceux qui se lancent volontairement dans des soins psychiques longs. Tout le monde le constate, mais le sujet est très peu traité. Comme si constater des différences liées au genre, c'était forcément hiérarchiser, revenir à la vieille vulgate du sexe fort et du sexe faible. Je suis assez convaincu que l'un des enjeux des années à venir pour notre société sera précisément d'apprendre à reconnaître les différences et à les prendre en compte sans pour autant juger et hiérarchiser. Ce qui psychologiquement n'est pas si simple, il faut l'avouer.

Ce biais genré s'explique en partie à mes yeux par les... stéréotypes de genre – entre 15 et 23 ans, les garçons s'autorisent rarement à exprimer leurs souffrances. Mais il est possible que quelque chose se joue aussi dans le rapport au corps. Les jeunes femmes, passé la puberté, font davantage l'expérience de leur corps et ce corps se rappelle à elles. Elles le préservent, le protègent et, a contrario, quand les choses vont mal dans leur tête, l'attaquent violemment pour extérioriser leur mal-être. Chez le jeune homme, le rapport au corps est plus distant – d'où les prises de risque, d'où le sentiment parfois d'invulnérabilité – mais, lorsque la souffrance psychique s'installe, elle se retourne davantage contre les autres que contre soi-même. Ça n'est pas vraiment mieux mais c'est peut-être moins handicapant.

Ce rapport au corps est rendu encore plus complexe par le mouvement actuel de questionnement de la bipartition sexuée sur laquelle s'est construite qu'on le veuille ou non l'humanité. Une grande partie de nos jeunes patients sont dans une quête du neutre, du a-genre, et, dans cette quête, le corps féminin est peut-être le plus embarrassant. J'en veux pour preuve le retournement radical dans les réassignations de sexe dans les grands pays développés. D'une majorité d'hommes voulant devenir femmes au début des années 2000, on est passé à une nette majorité de femmes voulant devenir hommes. Ça n'est pas anodin.

S'ajoute à cela un décalage croissant entre le discours sociétal sur l'égalité hommes-femmes et les invariants culturels qui continuent à structurer l'éducation des jeunes enfants. Prenez n'importe quel jeune couple, même le plus progressiste, la première question qu'il se pose et qu'on lui posera, c'est : "Et alors ce bébé, fille ou garçon ?" Les projections genrées des parents sont encore très fortes. Et, de fait, dès les 13-15 mois, les différences de comportements entre petits garçons et petites filles, dans la plupart des cas, sautent aux yeux. Quand douze, treize ans plus tard, ces mêmes petites filles prennent conscience que leur statut mais également leurs prédispositions ne sont pas exactement identiques à ceux des garçons, malgré tout ce qu'on a pu

leur dire, cela peut être difficile à vivre.

Enfin, pour ce qui est du rapport à l'école, je pense, là encore, que la piste du genre mérite d'être explorée. Les garçons ont moins ces rapports d'attraction-répulsion qu'on peut trouver chez certaines phobiques scolaires. Quand ça va mal scolairement, ils se "*barrent*", ils se "*cassent*". Cela a peut-être à voir avec ce que signifie symboliquement le fait d'être élève pour les uns et pour les autres. L'enseignement en France, notamment au collège, reste très abstrait, très centré sur la transmission verticale du savoir. Cela veut dire que les ados, pour se conformer à la figure du bon élève, doivent se laisser pénétrer par la parole du maître. Je sais que je vais choquer mais, pour les garçons, cette relation, symboliquement, peut être perçue comme une sublimation de l'acte homosexuel. Ce n'est pas pour rien que les plus remontés d'entre eux traitent régulièrement leurs profs de "*pédés*" ! Les filles, elles, acceptent plus facilement cette position de passivité. Cela les rend meilleures élèves mais également plus vulnérables à des troubles obsessionnels du travail comme on le constate de plus en plus fréquemment depuis quelques années. »

- Nicole Catheline, pédopsychiatre, spécialiste des troubles de la scolarité, auteure de « les Phobies scolaires aujourd'hui » (Lavoisier, 2016) et « le Harcèlement scolaire » (PUF, 2018).

« Oui, les jeunes filles déclarent beaucoup plus de troubles psychiques que les garçons. Depuis que j'exerce, cela a toujours été le cas et cela risque de l'être encore longtemps. Pour une raison assez bien identifiée : les filles sont davantage en lien avec leur intériorité, leur sensibilité et acceptent beaucoup plus aisément d'admettre qu'elles vont mal.

Depuis vingt, trente ans, on constate par ailleurs chez les jeunes femmes des troubles obsessionnels du travail, éventuellement associés à des troubles de l'alimentation. Et ce phénomène semble s'accroître. J'y vois une conséquence des tiraillements entre la pression scolaire et

les bouleversements identitaires qui surviennent au moment de la puberté. L'hyper investissement scolaire permet de mettre en avant son côté enfantin, de rester la petite fille qui fait ce qu'on lui dit, qui fait plaisir à ses parents, ses professeurs.

Le problème, c'est qu'arrivées à 16 ans, la sexualité finit par s'imposer et que ces jeunes filles doivent passer sans transition du statut de petite fille à celui de jeune adulte. Cette situation est très inconfortable. Elle l'est d'autant plus que ces jeunes femmes ont été construites dans une forme de passivité face à la norme scolaire, on leur dit : "Écoutez bien, soyez sages, restez à votre place", et elles obéissent. Subitement, arrivées au lycée, les choses s'inversent. C'est encore plus vrai aujourd'hui avec les évolutions sociétales en cours. On leur demande de devenir actrice de leur projet, d'apprendre à convaincre, à s'imposer dans un monde qui se doit d'être égalitaire. La mue peut être très violente et générer des effondrements. J'ai l'impression que les garçons qui sont touchés plus tardivement par la puberté et que la norme sociale laisse davantage se construire comme des petits coqs, montrant leurs muscles à qui mieux mieux, ont plus de facilité à négocier cette transition de l'élève passif au jeune adulte responsable de sa trajectoire.

Tout cela peut paraître un peu déterministe et en décalage avec les discours sur la révolution #Metoo. Mais, à mes yeux, les deux phénomènes ne sont pas contradictoires. Il existe une injonction nouvelle – et plutôt salvatrice – dans notre société à sortir des stéréotypes genrés. Dès le lycée pour les jeunes filles, un peu plus tard pour les garçons à qui leurs compagnes demanderont d'être à la fois très virils et très doux, ce qui n'est pas toujours une mince affaire ! Mais face à ces évolutions marquantes, il reste des invariants culturels souvent inconscients dans l'éducation des petites filles et des petits garçons qui ne vont pas bouger du jour au lendemain. La coexistence de ces deux réalités crée forcément des zones d'achoppement, voire des effets de scission à l'arrivée dans l'âge adulte. Cela peut expliquer le mal-être actuel de nos jeunes filles. En soulignant toutefois que ce mal-être est lié aux mutations propres à cette période de transition qu'est l'adolescence et qu'au final tous ces jeunes gens seront sûrement

beaucoup plus complexes et complets que ne l'étaient leurs aînés. »

- Emmanuelle Piquet, superviseur du réseau de thérapeutes A 180 degrés, Chagrin scolaire, auteure de nombreux livres dont « Votre enfant face aux autres » (Les Arènes, 2022) et « Allez les filles ! » (Albin Michel, 2021).

« Le biais genré est très net et ce qui est inquiétant, c'est qu'il se renforce en ce qui concerne les actes graves comme les automutilations et surtout les tentatives de suicide (TS). Ces chiffres confirment un déséquilibre que nous constatons depuis longtemps dans nos cabinets. Notre patientèle est assez équilibrée mais les motifs de consultation ne sont pas les mêmes. Les filles viennent souvent avec des problématiques lourdes et une souffrance psychique affichée ; les garçons sont davantage dans la recherche de conseils, d'une forme de coaching liés aux problématiques de harcèlement. En dépit de tous les beaux discours, les attitudes de nos enfants restent en fait très genrées. Les filles, notamment, sont soumises à de fortes injonctions à être « fraîches », à ne pas faire de vagues, à prendre sur elles, le risque étant qu'à force de garder les choses en elles, elles finissent par exploser subitement pour extérioriser ce mal-être. Avec l'irruption des problématiques #Metoo, ces injonctions par ailleurs deviennent de plus en plus pesantes et paradoxales. Il faut être belle mais pas trop, intelligente mais pas trop, extravertie mais pas trop. La définition de la féminité pour une jeune fille de 13 ans est clairement plus complexe que jadis. Cela ouvre des horizons mais c'est aussi beaucoup plus déstabilisant.

Cette redéfinition en cours des stéréotypes de genre peut d'ailleurs donner des profils psychopathologiques singuliers. Dans notre population de jeunes filles en souffrance, nous identifions deux grands groupes. Les premières masquent leur souffrance et leurs symptômes : scarifications, tentatives de suicide. Ce sont peut-être les plus inquiétantes. Elles vont souvent très mal, évoluent dans un contexte familial compliqué mais ne parviennent pas à mettre des mots sur leur

mal-être. Les automutilations qu'elles s'infligent fonctionnent comme des dérivatifs. Elles réduisent leur souffrance au cœur, à la tête, à l'âme, en s'en prenant à leurs bras et à leurs jambes.

Vous vous sentez dérouté par l'actu ?

Découvrez le **Best Obs** : chaque samedi, un billet et les six articles de la rédaction qu'il ne fallait pas manquer.

Recevoir la newsletter chaque samedi

Le second groupe, au lieu d'être dans la dissimulation, est au contraire dans l'exhibition de ses symptômes et de sa pathologie, porte ses scarifications comme des médailles, crée des communautés de copines placées sous antidépresseurs. On est là dans une forme de théâtralisation de la souffrance psychique qui reprend la figure de l'héroïne romantique. Un phénomène ancien, bien connu, mais qui nous semble prendre de l'ampleur avec ce formidable outil de médiatisation que sont les réseaux sociaux. Il y a dans ces comportements une part très claire de positionnement social, une volonté de capter l'attention des pairs et/ou des adultes. Mais il ne faut pas les prendre de haut. La souffrance est là, bien réelle, liée souvent à la difficulté d'intégrer le groupe. Il faut juste être au clair sur les motifs qui amènent ces jeunes filles à nous appeler à l'aide. Et ne pas se tromper de réponse. »

Propos recueillis par Gervan Le Guellec

 Lire le commentaire



Sur le sujet **Education**

Le téléphone laissé à la porte du collège ? Une « expérimentation » à partir de la prochaine rentrée

EN ACCÈS LIBRE

Des professeurs des écoles

Le
Nouvel Obs

Le piège Bardella

Lire le magazine de la semaine



EN ACCÈS LIBRE

Publicité

Tribune « Mme la ministre, les élèves en situation de handicap comme moi ne sont pas des perturbateurs »

EN ACCÈS LIBRE

Reportage A Sciences-Po, révoltée et studieuse : « Des blocages, on en voit beaucoup ici. Mais des blocages d'épreuves, rarement ou jamais »

ABONNÉ

Heures supplémentaires des profs : le gouvernement fait volte-face après avoir annoncé un rabetage

EN ACCÈS LIBRE

Tribune Sciences-Po : faut-il priver la jeunesse de sa liberté d'expression ?

EN ACCÈS LIBRE

Sur le sujet **Société**

Nouvelle-Calédonie : le Conseil d'État accorde un délai au gouvernement pour motiver le blocage de TikTok

EN ACCÈS LIBRE

Tribune Cannabis : cessons de tordre les faits

EN ACCÈS LIBRE

Un mort et plusieurs blessés après de « fortes turbulences » dans un avion de Singapore Airlines en provenance de Londres

EN ACCÈS LIBRE

L'humoriste Tania Dutel porte plainte pour viols contre Seb Mellia

EN ACCÈS LIBRE

L'actrice Scarlett Johansson accuse OpenAI d'avoir copié sa voix pour ChatGPT

EN ACCÈS LIBRE

Récap Mort de Jean-Claude Gaudin, situation en Nouvelle-Calédonie... Les 5 infos de ce week-end prolongé

EN ACCÈS LIBRE

Sujets associés à l'article

Rue89



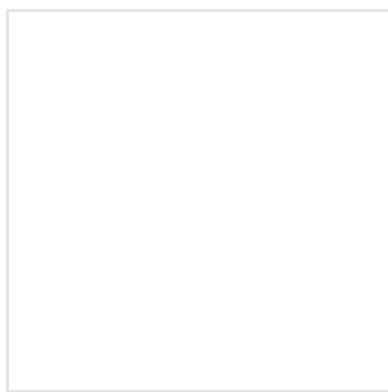
Nos vies intimes



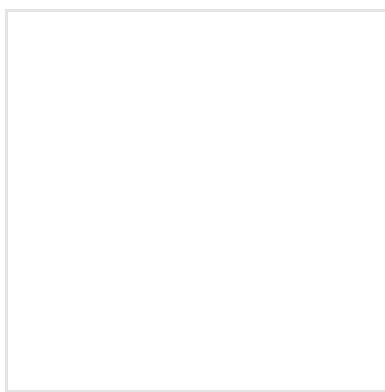
Publicité

Codes Promos

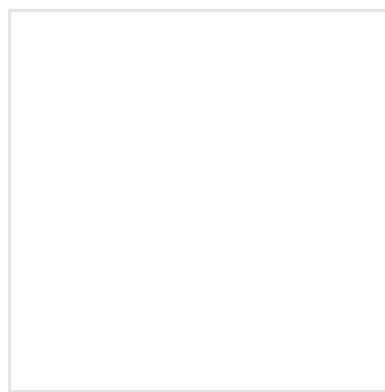
Service partenaire



Code promo LEGO
Promo LEGO : 30% de remise sur le site



Code promo The North Face
Obtenez un code promo The North Face de 10% de réduction

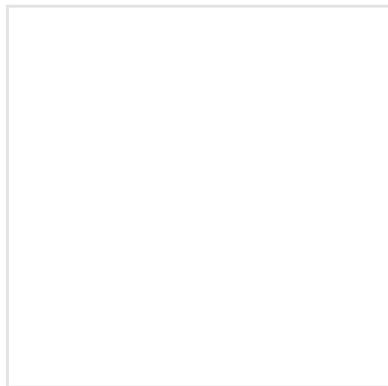


Code promo Acer
Profitez de votre code promo étudiant Acer de 15% de réduction

Cours de langue

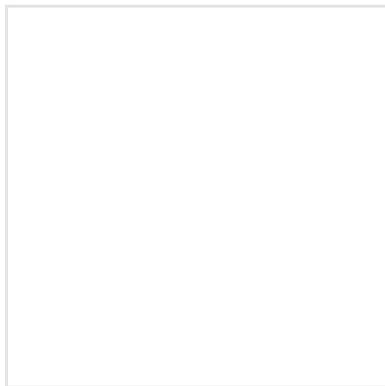
Service partenaire





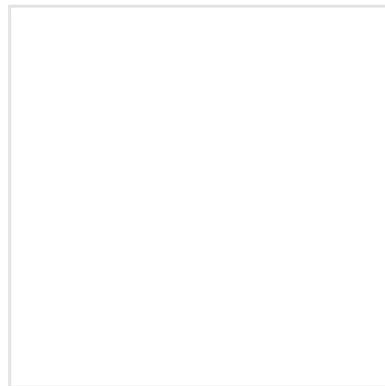
Cours d'anglais

« Le Nouvel Obs » vous propose d'apprendre l'anglais avec Gymglish



Cours d'allemand

« Le Nouvel Obs » vous propose d'apprendre l'allemand avec Gymglish



Cours d'espagnol

« Le Nouvel Obs » vous propose d'apprendre l'espagnol avec Gymglish



Partenaires

[Service partenaire](#)

Accès rapides

[La conjugaison](#)

[Programme TV gratuit et complet](#)

[Bilan retraite](#)

Bons plans

[Codes promo](#)

[Black Friday](#)

[Soldes](#)

[Le Blog](#)

[Code promo](#)

[Ebay](#)

[Code promo](#)

[Emma](#)

[Matelas](#)

[Code promo](#)

[Nike](#)

[Code promo](#)

[Shein](#)

[Code promo](#)

[Samsung](#)

[Code promo](#)

[Foot](#)

[Locker](#)

Les univers

EcoloObs
BibliObs
Rue89
TéléObs
Tendances
Culture
L'horoscope
Lab'O

**Services
abonnés**

Le magazine
numérique
S'abonner / Se
désabonner
Le Club
Abonnés
Les mots
croisés

Autres services

Newsletters
La boutique
Les archives
L'appli : **iOS** |
Android

Liens utiles

Mentions
légales
CGV
Copyright
Publicité
Politique de
confidentialité
Gestion des
cookies
Aide / Contact

**Les sites du
groupe**

Le Monde
Télérama
Courrier
international
Le HuffPost
La Vie
Le Monde
diplomatique